

**Allocution de Monsieur Pierre Messmer,
Chancelier de l'Institut,
à l'occasion de la remise
des insignes de Grand Officier de l'Ordre de la Légion d'Honneur
au cardinal Roger Etchegaray
(Palais de l'Institut, lundi 7 octobre 2002)**

Mes chers confrères,
Mesdames, Messieurs,
Monseigneur,

C'est un réel plaisir pour moi, mon cher confrère, que vous ayez choisi le Palais de l'Institut de France pour vous faire remettre les insignes de Grand Officier de la Légion d'honneur. Ce choix montre votre attachement au quai Conti et, en particulier, à l'Académie des Sciences morales et politiques, où vous avez été élu en 1994 au fauteuil de René Brouillet, dans la section générale.

Cet attachement n'est pas de ceux qui, pour être profond, demeurent platoniques. Vous ne manquez jamais de venir à nos séances du lundi après-midi, du moins dès que vos lourdes tâches romaines vous en laissent la possibilité. Je ne saurais oublier également la manière, pleine de prévenance et d'attention, avec laquelle vous avez reçu à Rome, en plein Jubilé, une délégation de notre Académie, venue en voyage privé. Tous ceux qui participèrent à ce voyage se souviennent de votre présence aimable, malgré les charges imposantes que vous imposait l'organisation d'un des temps forts du pontificat de Jean-Paul II.

C'est donc chez vous, en famille, que vous avez décidé de vous voir remettre cette décoration qui témoigne de la reconnaissance de la Nation entière.

Reconnaissance, tout d'abord, d'une carrière éminente, au service de Dieu. Permettez-moi d'en rappeler très brièvement les étapes.

Licencié en théologie et docteur en droit canonique, vous avez suivi votre formation religieuse au petit séminaire d'Ustaritz, au grand séminaire de Bayonne, puis au séminaire français de Rome et, enfin à l'Université grégorienne de Rome.

Ordonné prêtre en 1947, vous avez été tour à tour secrétaire particulier de Monseigneur Terrier, alors évêque de Bayonne en 1949, auprès duquel vous remplissez de nombreuses fonctions pastorales : secrétaire général de l'Action catholique du diocèse (1954), chanoine honoraire (1956), directeur des oeuvres (1957), pour finir vicaire général du diocèse (1960). Brillante ascension, qui vous fait remarquer de vos pairs.

Vous jouez un rôle important dans les différents organismes qui marquent le renouveau de la collégialité épiscopale, à partir du début des années 60 et de l'ouverture du Concile : En 1961, vous devenez directeur-adjoint du secrétariat de l'Episcopat et directeur du secrétariat pastoral de l'Episcopat l'année suivante. Directeur du secrétariat général de l'épiscopat français (1966-1970), vous êtes, en outre, en charge du secrétariat de liaison (1965) puis président du Conseil des conférences épiscopales d'Europe (1971-1979).

En 1969, vous êtes nommé évêque auxiliaire de Paris, où vous demeurez un an, avant de devenir archevêque de Marseille. Vos quatorze années de pontificat dans la cité phocéenne vous font prendre l'exacte conscience du rôle que sont appelés à jouer les évêques. Vous écrivez au sujet de cette fonction pastorale éminente, à la dernière page de ce livre de méditation qu'est *Dieu à Marseille* :

« L'évêque est acculé à être, par sa vie même, un appel. Il n'est plus jugé sur l'idée que les hommes se font de la charge épiscopale (en ont-ils une d'ailleurs ou n'est-elle pas divergente ?) ; mais il sera jugé sur l'idée que lui-même en donnera. Me voici donc renvoyé à ma foi, me voici rendu public jusque dans ma vie

personnelle. Je demande de prier pour moi, pour mes frères évêques ; car, j'ose dire, un évêque... ça compte encore ! »

C'est à cette époque que les Français apprennent à vous connaître, alors que vous présidez la Conférence épiscopale française (de 1975-à 1981).

C'est peu après son élection au trône de saint Pierre, que où Sa Sainteté le pape Jean-Paul II vous appelle à Rome et vous crée cardinal, au titre de la paroisse Saint-Léon le Grand, le 30 juin 1979. Depuis cette date, vous êtes l'un de ces Monsignori influents de la Curie, tout d'abord membre du Secrétariat romain pour l'unité des chrétiens (1979), puis Président du Conseil pontifical *Justice et Paix* et du Conseil pontifical *Cor Unum* (1984-1995). Homme de confiance du Souverain pontife, vous vous voyez confier de nombreuses missions, dont l'organisation du Jubilé que j'évoquais plus haut, mais surtout des missions diplomatiques qui vous entraînent aux quatre coins du monde pour y être témoin de la Parole et bâtisseur de pais.

Ce résumé retrace les principales étapes de votre carrière ; mais ne laisse-t-il pas dans l'ombre le plus important ? Vos qualités d'homme et vos qualités d'âme ?

Dans une lettre de carême que vous vous adressez à vous-même et que vous avez publiée dans *J'avance comme un âne... à temps et à contre-temps*, vous vous apostrophiez ainsi :

« Je te connais comme si je t'avais fait, à vrai dire c'est bien moi qui t'ai fait comme tu es devenu, un homme masqué. Alors, de grâce, enlève ton masque et souviens-toi que tu es poussière ».

Bien sûr, le masque dont vous parlez n'est pas le masque baroque, signe de la duplicité des rois et de leurs courtisans. Ce masque, ne serait-ce pas plutôt

justement l'homme social, l'homme comblé d'honneurs, que j'évoquais tout à l'heure ? Portrait dans lequel vous ne sauriez vous reconnaître.

Si on cherche sous votre plume un autoportrait, on trouve des bribes et une seule définition. Vous écrivez :

« L'âne de Palestine est très vigoureux, souffre peu de la chaleur, se nourrit de chardons ; la forme de ses sabots rend sa marche très sûre ; enfin son entretien est peu coûteux. Ses seuls défauts sont l'entêtement et la paresse... »

Vous aimez indéniablement cette image, pour sa simplicité, mais aussi en mémoire du rôle que jouèrent des ânes dans l'Histoire Sainte : dans l'étable, sur les chemins de l'Égypte, lors de l'entrée à Jérusalem... Il vous rappelle sans doute également les ânes pyrénéens de votre enfance basque, de votre terre natale à laquelle vous êtes resté fidèle et qui vous a légué cet accent aussi rocailleux qu'un sentier de montagne.

Vous aimez les choses simples. C'est sans doute pour cela que vous avez aimé Marseille et la ferveur de son peuple. Vous avez su, pendant de longues années lui parler avec des mots de tous les jours des réalités de la foi. *« Car c'est fou où Dieu se cache, au moindre détour de notre vie »*, écrivez-vous. C'est vrai que l'on vous imagine mal terrassé, derrière un pilier, par l'irruption brutale de Dieu dans votre vie. On imagine plus sûrement une vocation lointaine et paisible, assumée jusqu'à aujourd'hui avec la sérénité de *« celui qui porte le Christ sur son dos »*.

Pour reprendre une de vos métaphores, vous avez été jardinier à Marseille, cultivant sans relâche le peuple qui vous avez été confié. Noble métier que celui de jardinier ! N'est-ce pas ainsi qu'apparut le Christ, après sa résurrection, à la première convertie, sainte Marie-Madeleine, qui termina justement sa vie, si on en croit la légende, en Provence ?

De toutes les plantes qui vous ont été données à cultiver, un bel arbre se distingue, duquel partent deux branches : l'une représente le dialogue, l'autre la paix.

Homme de dialogue, vous l'avez été au Concile. Le *Journal du Concile* du Père Yves Congar vous cite abondamment. Vous êtes celui qui informe, qui fait le lien entre les participants, qui milite en faveur de l'œcuménisme. Les réunions de la « Conférence des 22 », où se retrouvaient les représentants de différentes conférences épiscopales, ont beaucoup influé sur le déroulement des événements, en faisant triompher les tendances d'ouverture. Au-delà de l'Église, vous avez prolongé le dialogue avec les autres religions, judaïsme et Islam. Marseille, ville cosmopolite, vous y aida. On sait tous ce que vous doivent les progrès accomplis dans ce sens au cours du pontificat de Jean-Paul II, depuis la visite à la synagogue de Rome jusqu'au pèlerinage en Terre Sainte, en passant par la repentance.

Homme de dialogue, vous mettez toutes vos forces au service de la paix, en tant que diplomate du Saint-Siège, au Rwanda, en Chine ou, récemment, à Bethléem. Il faut l'entêtement de l'âne, dans le monde actuel, pour garder espoir dans l'avènement d'un monde de paix. Vous en faites preuve. Je vous comparerais volontiers au moine, dont une récit exemplaire du Moyen Âge contait ainsi l'histoire.

N'ayant pu réformer sa communauté monastique, un saint homme se retira au désert pour mener la vie d'anachorète. Un jour, la Vierge lui apparut, lui ordonnant de faire pousser des roses sur les rocailles qui l'entouraient. Doutant du résultat de ses efforts, il s'exécuta par esprit d'obéissance. Il planta, arrosa, attendit... Rien ne poussait. La Vierge, parfois, revenait le voir pour lui donner courage. Il n'abandonna jamais la tâche qu'Elle lui avait confiée, jusqu'au jour de sa mort. Ce jour-là, il s'étendit dans sa solitude auprès de l'unique et maigre rosier que ses efforts avaient maintenu en vie. Et, miracle, de son cœur sortirent des roses charnues et odoriférantes.

Cette historiette s'applique parfaitement à tous ceux qui se battent pour la paix et qui, pour une victoire, essuient, chaque jour, quatre échecs. Le bon moine doit leur servir d'exemple, lui qui a œuvré pour obtenir des roses qui ne fleurirent jamais de son vivant.

Tel est le destin des hommes de bonne volonté.

C'est parce que vous appartenez à cette race d'hommes, tenaces dans vos engagements et confiants dans l'avenir — ou dans la Providence —, que vous méritez pleinement la décoration que je vais dans un instant vous remettre. Comme le bon moine de jadis, vous plantez pour le monde à venir, en témoignant dans celui d'aujourd'hui.

Voilà pourquoi, au-delà de l'éclat de votre *cursus honorum*, au-delà du rayonnement de votre parole, voilà pourquoi, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous remets...